Mon autre famille

Du même auteur

Aux Éditions Passage du Marais & 10/18

Chroniques de San Francisco :
Chroniques de San Francisco
Nouvelles Chroniques de San Francisco
Autres Chroniques de San Francisco
Babycakes
D'un bord à l'autre
Bye-bye Barbary Lane

Maybe the Moon

Aux Éditions de l'Olivier

Une voix dans la nuit, 2001
Points n° 959

Chroniques de San Francisco,
tomes 1 et 2 (épisodes 1 à 6), 2006

Michael Tolliver est vivant (épisode 7), 2008
Points n° 2132

Mary Ann en automne (épisode 8), 2011
Points n° 2829

Anna Madrigal (épisode 9), 2015
Points n° 4345

Chroniques de San Francisco,
tome 3 (épisodes 7 à 9), 2018

ARMISTEAD MAUPIN

Mon autre famille

Mémoires

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marc Amfreville

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage a paru
chez HarperCollins en 2017,
sous le titre : *Logical Family*.

ISBN 978.2.8236.1239.4

© Armistead Maupin, 2017.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Christopher Turner, mon mari bien-aimé

NOTE DE L'AUTEUR

Ce texte est pour l'essentiel un récit de ma jeunesse, c'est-à-dire des quelque trente ans qu'il m'a fallu pour affirmer ma vérité. (Parfois, je suis vite passé sur certains épisodes d'une histoire pour être sûr de pouvoir la terminer.) Vous avez peut-être déjà lu plusieurs de ces souvenirs – dans des interviews, des articles de journaux ou bien à peine déguisés dans l'un ou l'autre de mes romans : sachez, je vous prie, que je me réserve le droit à l'autoplagiat. J'ai reconstruit de mon mieux les scènes et les conversations du passé lointain. J'ai tenté de ne pas réinventer d'autres pensées que les miennes.

PROLOGUE

Quand j'étais enfant à Raleigh, je craignais de rester enfermé la nuit dans le cimetière d'Oakwood. Tous les dimanches après l'église, quand notre Pontiac bicolore, blanc et bleu à l'arrière, en passait le portail, je m'inquiétais du panneau qui le surplombait : FERMETURE À 18 HEURES. Jamais je n'avouais cette peur à mes parents, mais elle planait au-dessus de ma tête comme un nuage menaçant durant tout l'après-midi. *Et si nous oubliions l'heure ?* Cela aurait très bien pu arriver tandis que nous arrachions les pissenlits de la tombe de mon grand-père ou que nous posions, boudeurs, pour les sempiternelles diapos de papa, aussi raides que des nains de jardin. Notre concession se situait sur une petite éminence avec celle des autres Bonnes Familles, à une distance respectable de l'entrée, si bien que le gardien des lieux, un vieil homme aux yeux chassieux qui avait un crachoir dans son abri en granit, aurait très bien pu nous oublier au moment de rentrer chez lui. L'énorme portail métallique se serait refermé et nous serions restés là toute la nuit, mangeant des glands pour survivre et buvant la rosée qui constellait les lis – mon frère, ma sœur, mes parents et moi –, tels les Robinsons de cette nécropole.

Il ne s'agissait pas là de la terreur morbide ordinaire que peuvent inspirer les cimetières, parce que je trouvais celui-là tout sauf effrayant. J'adorais ses allées sinueuses et ses pierres tombales inclinées, la façon dont ses vallons vert pâle se mouchetaient de rose au printemps. J'adorais ses riches hiéroglyphes, tous ses

anges rongés par le temps, et ses narcisses sauvages, la vétusté palpable des lieux. C'était le siège de notre famille, après tout, la terre à laquelle je retournerais un jour, planté à jamais au beau milieu de mes ancêtres. Alors qu'y avait-il là de si terrifiant ? Les habitants de Raleigh auraient pu penser que ma crainte était liée à la manière dont mon grand-père était mort. Mais je n'apprendrais cette histoire que beaucoup plus tard, déjà adolescent, ainsi que la raison pour laquelle nous allions au cimetière tous les dimanches. Même alors, cependant, je continuerais à m'intéresser davantage à ce qui était gravé sur les pierres qu'à ce qui gisait dans les cercueils qu'elles recouvraient.

Le cimetière d'Oakwood n'était pas seulement la toile de fond de notre passé, c'était aussi le modèle qui devait inspirer notre famille durant les années à venir. Mon père finirait par édicter les règles de conduite pour ses enfants dans une histoire familiale publiée à compte d'auteur intitulée *Prologue*, en hommage à un vers célèbre de *La Tempête* : « Le passé n'est qu'un prologue. » Antonio prononce ces mots afin d'annoncer son intention de commettre un crime. Mon père les reprenait pour expliquer pourquoi il se vantait tellement de ses ancêtres, et ce faisant, il tordait le cou bien des fois à la vérité.

« Une chose est sûre », écrivait-il après avoir décliné la liste de tous les avocats, juristes, gouverneurs, planteurs et généraux de notre famille, « c'est que chaque fois que l'un d'eux connaissait la réussite, il y avait à ses côtés la présence discrète et généreuse de sa dame. »

À cette époque reculée, j'étais encore trop jeune pour comprendre qu'il n'y aurait jamais de dame à mes côtés, généreuse ou non. Je n'aurais sans doute pas remarqué que mon père avait ainsi confiné sa femme et sa fille au rôle de subalternes dociles. Je ne ressentais qu'un désir informe, une sorte de mélancolie étrangement adulte, née de l'aliénation et du silence. Certains enfants en font très tôt l'expérience, bien avant que nous n'apprenions le sens du mot et que nous ne laissions notre cœur impétueux

nous montrer la voie vers le Vrai Nord. Nous grandissons tels les individus d'une espèce entièrement différente, antilopes solitaires parmi le troupeau de bisons de nos proches. Tôt ou tard cependant, où que nous vivions, il nous faut nous exiler, nous aventurer loin de nos parents biologiques afin de découvrir notre famille logique, celle qui pour nous fera véritablement sens. Il le faut, si nous ne voulons pas gâcher notre vie.

Et donc, il n'est pas impossible que j'ai commencé à sentir quelque chose lors de ces après-midi passés au cimetière. Peut-être n'y étais-je pas vraiment à ma place, ni alors ni jamais, peut-être ma vraie lignée se trouvait-elle quelque part au-delà de ce portail, au sein d'une autre tribu…

1

Ma mère m'aida pour ma toute première tentative d'écriture. Nous habitions alors un duplex à Raleigh, en Caroline du Nord, dans Forest Road, près du nouveau centre commercial. Loin de là, en Californie, une fillette de trois ans était tombée dans un puits abandonné, et j'étais résolu à la consoler. Je n'avais que quelques années de plus qu'elle, et ma mère avait donc sans doute écrit sous ma dictée. Je serais absolument incapable de me rappeler ce que j'avais dit. Qu'aurais-je bien pu dire d'ailleurs ?

Je suis désolé que tu sois tombée dans un puits.

Ne sois pas triste, s'il te plaît.

J'espère qu'ils te tireront vite de là.

Ce dont je me souviens, en revanche, c'est la façon dont je m'étais imaginé que cette lettre serait portée à sa destinatrice, jetée droit au fond du puits, telle une pièce de monnaie que l'on confie à une fontaine, avant de s'enfoncer dans les ténèbres humides pour atteindre les mains tendues de la petite fille. Je pensais qu'elle devait attendre ma lettre, impatiente de lire mes paroles réconfortantes. Et mes mots, si je réussissais à les choisir avec suffisamment de soin, finiraient par la sauver.

Je suppose que ma mère avait dû entendre une adresse postale à la radio, fournie par la famille. À moins bien sûr qu'elle n'ait jamais posté la lettre, considérant tout cela comme un simple exercice d'empathie, un remède maison pour son enfant qui avait la mort dans l'âme et l'imagination débordante.

L'essentiel est que je n'ai conservé aucun souvenir, ni gai ni triste, du sort de la petite Kathy Fiscus. Une recherche rapide sur Google me donne son nom et m'apprend que sa tentative de sauvetage en 1949 avait été une des premières catastrophes diffusées en direct à la télévision. Je sais aujourd'hui que le puits ne mesurait qu'une quarantaine de centimètres de diamètre et que les sauveteurs découvrirent le corps de Kathy une trentaine de mètres sous le champ où elle jouait trois jours plus tôt. Le médecin qui annonça la nouvelle à des milliers de spectateurs fascinés révéla qu'elle était morte d'asphyxie quelques heures après seulement qu'on eut « entendu sa voix pour la dernière fois ». Le genre de détail qui vous hante, mais dont je ne me souviens pas. Je me serais certainement rappelé cette voix.

Ma mère avait sans aucun doute changé de sujet dès que la vérité avait été révélée, m'offrant un Petit Livre d'or ou m'emmenant dans un magasin d'antiquités pour me distraire. (De façon révélatrice, j'adorais chiner à un âge très tendre.) Ma mère passa la plus grande partie de sa vie à taire des choses pour protéger son mari et ses enfants de vérités embarrassantes. Je suis convaincu qu'elle imitait en cela sa propre mère, une suffragette anglaise qui avait de son côté pas mal de secrets extraordinaires à cacher. Néanmoins, ma mère croyait en la vertu curative des lettres. Elle dut en écrire des milliers au fil des ans. Quand elle ne se trouvait pas à la Foire aux affaires, pour vendre des vêtements d'occasion au profit de la caritative Junior League, ou à la radio, pour animer des débats destinés aux adolescents, on l'entendait écrire dans son antre, frappant inlassablement sur son mille-pattes de machine à écrire, qu'elle faisait jaillir de son bureau comme dans un numéro de magie à l'époque victorienne.

Je me rappelle les lettres qu'elle m'envoyait quand je partais en colonie de vacances et que je relisais chaque jour, tel un soldat au front. Parfois quatre ou cinq pages, recto verso, son écriture débordant invariablement dans les marges, jusqu'au bouquet final rédigé en oblique. *Ta Momie qui t'aime.* Cette

signature causa mon malheur en colonie. Un autre gamin l'avait repérée, et vu qu'aucun enfant sain d'esprit n'appelait sa mère Momie, ce fut aussitôt un déchaînement de moqueries sur des pharaons en train de moisir dans leurs sarcophages, sans parler des silhouettes emmaillotées dans des draps de lits qui arpentaient le dortoir. Ma mère, qui appelait la sienne Momie, ne sut jamais rien de cette humiliation. Devenu adolescent, je décidai de l'appeler « Mither », un nom qui me paraissait à la fois élégant et narquois, pour ne plus être la cible des railleries. J'opérai de la même façon avec mon père qui devint « Pap » après avoir été Papa pendant des années, un mot que seuls les petits utilisaient. J'apprenais à me forger une armure virile avec des mots, montrant la même prudence, la même vigilance, que ma mère.

Ses lettres étaient ma seule consolation à la colonie des Mouettes. Les journées là-bas, c'étaient autant de moments où je me couvrais de honte dans la chaleur fiévreuse de la Caroline, où je faisais s'échouer les bateaux à voiles, où je ne rattrapais pas les balles de base-ball et où mes flèches n'atteignaient jamais leur cible. Il n'y avait guère qu'un garçon que je considérais comme un ami, un autre malheureux maigrichon, mais nous ne logions pas dans la même cabane, si bien que le temps passé ensemble était limité. Parfois, nous nous retrouvions au crépuscule pour aller marcher le long de la Neuse River, loin de nos tortionnaires, échangeant nos impressions sur le monde tout en fouillant le sable à la recherche de dents de requin. (*Comment s'appelait-il, bon Dieu ?* Il vint me voir à San Francisco au début des années 1980 à l'époque où, grâce à quelques romans publiés et à mon nom dans l'annuaire, il était facile de me retrouver. Il m'expliqua qu'il était gay comme moi, mais que ça ne lui réussissait pas vraiment. Il aimait mes livres, me dit-il. Il paraissait si triste. Je me demande s'il a réussi à échapper au fléau, ou s'il vit maintenant avec le virus, ou s'il est mort d'une façon ou d'une autre, ou encore s'il est sur Facebook à présent, comme tant de gens

dont je ne m'attendais plus à entendre parler et qui postent des vidéos de jolies rencontres interspécifiques.)

Quand ce garçon anonyme n'était pas dans les parages, je m'attardais au réfectoire après le dîner et je me noyais dans le ronronnement et les images flottantes du ciné-club. C'étaient en général des films de guerre, ceux que j'appréciais le moins, mais il y avait toujours un moment où les tirs s'arrêtaient et où une femme apparaissait, épouse ou petite amie, qui parlait d'une voix douce sur une musique suave. Comme j'avais besoin de tendresse féminine au milieu de ce chahut masculin ! Je songeai même à confier ma détresse à miss Lil, l'épouse du capitaine Wyatt, le directeur de la colonie. Elle était la seule femme présente, et infiniment moins glamour que ma mère, mais elle ressemblait de manière étonnante à Dale Evans et aurait pu me prêter une oreille compatissante.

Je n'en trouvais jamais le courage. Je ne confiais pas non plus à ma mère combien j'avais envie de rentrer à la maison, même si elle semblait le deviner à distance. Ses lettres m'apaisaient, me décrivant en détail ma libération imminente : « On installera un matelas à l'arrière de la Ford Country Squire pour que tu puisses t'allonger et lire tout ton saoul. Je t'apporterai toutes tes bandes dessinées favorites, *Petite Lulu* et *Oncle Picsou.* Ne dis plus jamais que je ne te chouchoute pas ! » Je ne m'étais jamais plaint d'une chose pareille, je n'avais même jamais utilisé ce mot. C'était Papa qui pensait que trop de compassion pouvait amollir les garçons sensibles. À quoi bon tenter de faire de moi un homme si ma mère minait l'entreprise par son amour envahissant ?

Sur le chemin du retour à Raleigh, tout en me bagarrant à l'arrière du break avec mon frère et ma sœur, je ressentais le doux soulagement de voir notre famille de nouveau réunie. Quand nous nous amusions à compter les vaches, lisions à haute voix les publicités pour la crème à raser Burma Shave, ou lorsque Momie et moi suppliions Papa avec ferveur de s'arrêter à une brocante, il était franchement facile de s'imaginer que la vie pourrait tou-

jours être aussi belle. Facile d'oublier que la colonie m'avait fait entrevoir la plus cruelle des vérités : un jour, ma mère disparaîtrait pour toujours. J'avais fait le calcul des quantités de fois, couché dans mon lit après la sonnerie du couvre-feu. Elle approchait de la quarantaine ; d'ici cinquante ans, elle serait morte.

En fin de compte, je me serais lourdement trompé.

Ma mère avait dû savoir très tôt qui j'étais. Elle m'appelait son petit Ferdinand, le taureau paisible de Disney qui reste dans son pré à humer les fleurs plutôt que d'aller se battre dans l'arène. Il me fallut un quart de siècle supplémentaire pour égaler sa perspicacité. Il n'y a rien de surprenant à ce que j'aie choisi de m'en ouvrir dans une lettre, choisissant chaque mot avec le plus grand soin, comme elle me l'avait appris. Ma lettre était une œuvre d'imagination adressée à un personnage fictionnel des *Chroniques de San Francisco*, mais je m'y épanchais avec une telle franchise, sans fard, que je savais qu'elle comprendrait que le message lui était adressé.

J'attendis une réaction, mais aucune ne me parvint. Ni lettre ni coup de téléphone qui réponde à ces années de non-dit. Mais quel droit avais-je, en réalité, d'espérer une réponse ? La lettre avait paru dans un journal de San Francisco où des millions de gens pouvaient la lire, y compris mes parents à Raleigh, abonnés à ce journal à cause de mon travail, mais il était difficile d'y voir un acte de courage. J'avais contourné le risque de rejet en adressant mon message à tout le monde et à personne à la fois.

Je l'avais jeté dans un puits, et aucune voix n'en était sortie pour lui faire écho.

réalisation : nord compo à villeneuve-d'ascq
impression : normandie roto impression s.a.s à lonrai
dépôt légal : mai 2018. n° 1236 ( )
imprimé en france